

TRADUIRE STENDHAL¹

La traduction du roman *Le rouge et le noir* que j'ai réalisée – que j'ai essayé de réaliser – avec la plus grande acribie, en me soumettant à, comme il m'est arrivé à chaque fois que j'ai traduit un grand classique, en entrant dans une ascèse voluptueuse, a actualisé pour moi deux idées anciennes ou, pourrais-je dire, m'a forcée à redécouvrir, à mieux apprendre deux leçons qui, par le fait de la banalisation (car on en parle souvent), ont perdu, tels les arbres creux et pourris, toute leur substance.

La première leçon : la traduction *in actu* est une série ouverte, théoriquement ouverte à l'infini, car elle se reproduit, ou devrait se reproduire, à un certain intervalle de temps, peut-être un demi-siècle, peut-être plus, peut-être moins. (Ce qui ne veut pas dire qu'il ne peut pas y avoir plusieurs traductions en synchronie, la densité, la valeur d'une culture se mesurant également par le nombre de traductions, synchroniques ou diachroniques des grands auteurs). Pourquoi une série ouverte ? Parce que, en opérant avec la langue, qui est toujours dans une évolution plutôt rapide ou plutôt lente, la traduction doit entrer elle-même en accord avec cette évolution. Dans le cas du roumain, l'évolution a été rapide, si rapide qu'une traduction de la poésie de Lamartine faite à la fin du XIX^e siècle ou au début du XX^e est tout simplement grotesque, un objet amusant, bon tout au plus à être utilisé dans un jeu de société, par les connotations que nous transmet, aujourd'hui, une langue parfaitement acceptée dans le registre poétique par les contemporains de la traduction (des traductions) de Lamartine auxquels nous faisons référence. Les exemples peuvent continuer, et une telle étude serait tout à fait révélatrice.

Les éditions Corint ont, par conséquent, eu une bonne intuition en prenant la décision de ne pas rééditer mais de publier une nouvelle traduction, faite *aujourd'hui* par un traducteur et pour un public *d'aujourd'hui*. Néanmoins, être connecté, par la traduction, à un public d'aujourd'hui, ne signifie pas seulement être connecté au roumain d'aujourd'hui, mais également à une manière de concevoir la traduction aujourd'hui. Si, des années auparavant, on déplaçait vers le lecteur le texte traduit, par une sorte d'adaptation plus ou moins discrète (qui s'appliquait au niveau du langage aussi), aujourd'hui la tendance est plutôt au mouvement inverse, qui veut donc que c'est le lecteur qui aille vers le texte, qui remodèle sa mentalité selon celle proposée par le texte d'origine dans sa langue, qui, en d'autres mots, entre dans une nouvelle mentalité, celle-ci supposant souvent des différences notables par rapport à la mentalité du lecteur. Implicitement, tout ce que j'affirme inclut également

¹ „Traducându-l pe Stendhal» in *Despre traducere. Literal și în toate sensurile*, Editura Scrisul Românesc, Craiova, 2006, p. 29-31.

l'entrée dans une réalité nouvelle, comme, dans le cas du roman de Stendhal qui fait l'objet de notre discussion, celle d'un système différent d'institutions, de relations, personnelles ou institutionnelles, etc. Il s'agit d'un aspect particulièrement important, que j'ai essayé de construire dans ma traduction, ayant même recours à des calques, à chaque fois qu'il a été nécessaire, afin de maintenir une étrangeté, une étrangeté spécifique, que je compare à ce véhicule miraculeux doté du pouvoir de transporter le lecteur d'un espace à l'autre, en le dépaysant. Car, qu'est-ce que nous faisons d'autre quand nous entrons dans un espace culturel (et civilisationnel) étranger, sinon renoncer au confort de son espace mental familier en faveur d'une initiation, et, finalement, d'une assimilation, d'un confort mental nouveau, perçu au début en tant que discomfort, mais qui, à force de faire ajouter de nouveaux territoires à notre savoir du monde, nous projette dans une sorte d'euphorie.

La seconde leçon : la traduction ne doit pas être « embellie » – la beauté étant d'ailleurs un concept qui évolue avec le changement de paradigme qu'elle subit de temps à autre, et selon l'éducation et le goût du récepteur. Les choses se compliquent à tel point qu'elles échappent en fait à tout contrôle. En conséquence, l'idée d'écrire un texte « plus beau » que l'auteur de l'original (idée que j'ai trouvée chez certains commentateurs qui louaient la performance du traducteur d'avoir rédigé un texte « plus beau » même que celui de l'auteur) ne fait que montrer le manque de culture comme de goût. Dans le cas des textes stendhaliens, c'est la plus grande erreur que le traducteur puisse commettre. Stendhal théorise de temps en temps sa démarche, et même si sa théorie n'est pas très élaborée, elle va droit au but, en brûlant les étapes ; Stendhal se propose d'écrire des romans qui puissent rivaliser, quant à la clarté et la simplicité de l'écriture, avec le code de Napoléon.

Aussi est-il très rare de rencontrer dans *Le Rouge et le Noir* des épithètes ornantes, des métaphores riches de sens, un vocabulaire qui porte la marque de la soi-disant « couleur locale », des mots rares, étranges, ou, au contraire, comme chez Balzac, appartenant à un langage de spécialité connu par l'auteur, dans ses moindres nuances. *Chez Stendhal tout paraît tellement simple !* Et l'économie de moyens, l'éternelle litote où il s'installe, laisse le traducteur croire, avant qu'il se mette au travail, qu'elle est si simple à affronter, si facile à construire, par un isomorphisme structurel ! Or, c'est justement ce style, qui par endroits tend à être ce que les modernes du XX^e siècle ont appelé « le degré zéro de l'écriture », qui doit être très attentivement maintenu par le traducteur, dans les formes mêmes de cette simplicité et économie de moyens. Et, je vous assure qu'il n'y a rien de plus difficile, l'expérience de réaliser *le simple* étant supérieure à l'expérience de la réalisation du *compliqué*, dans le sens que, pour réaliser la simplicité, on doit avoir passé par la construction et la déconstruction de quelque chose de compliqué. Il y a chez Stendhal des raccourcis (favorisés par la structure du français aussi) qui sont presque impossibles à rendre en roumain. Les sens sont clairs, les dictionnaires inutiles

et néanmoins, il est possible de s'attarder, comme traducteur, de longues minutes devant un seul syntagme, sans pouvoir le résoudre, et d'y revenir après des heures ou des jours entiers.

On a souvent affirmé que le travail du traducteur littéraire ressemble à celui du bénédictin, fait comme il est avec patience et humilité. Mais je dirais que c'est également un travail fait avec le double sentiment de la durée et de l'éphémère. La durée est celle de l'instant, car, dans l'instant, la traduction doit être, comme l'œuvre originale, un monument. L'éphémère intervient dans le déroulement des instants. Et je reviens ainsi à ma première leçon, à la traduction en tant que œuvre écrite sur les sables mouvants de l'évolution des langues, des cultures et des civilisations.

La traduction est également une herméneutique, puisque, tout ce que je viens d'affirmer s'articule aussi sur une manière – une parmi de nombreuses autres – de lire Stendhal. En lisant Stendhal – par la traduction que je faisais de son texte –, je l'ai redécouvert, c'était comme si j'avais lu un nouveau livre. Et, avec chaque ligne parcourue, je me disais, moi, qui toute ma vie avais aimé, étudié, traduit les écrivains français du XX^e siècle : aucun d'entre eux ne peut égaler Stendhal, tous l'ont pour source, d'une manière ou d'une autre, reviens aux classiques, aux grands classiques, reviens à Stendhal !

(traduit du roumain par Raluca-Nicoleta BALAȚCHI²)

² Université "Stefan cel Mare" de Suceava, raluca2@yahoo.fr. Contribution publiée dans le cadre du projet de recherche PN-II- ID-PCE-2011 -3-0812.